

The dance had been of the beginning a subject of contention between Christianity and the Roman World", nous comprenons facilement les récriminations de l'Eglise, qui, pendant dix siècles au moins, se sont fait entendre contre les danses et chansons scandaleuses, venues de la Grèce antique, introduites dans les pays romans et ayant constitué jusqu'au XIV^e siècle au moins, une habitude dont le nom *ballematia* nous rappelle l'origine¹⁾.

Il serait inutile de nier que la danse et les chansons ne soient en quelque sorte inhérentes au caractère de tous les peuples, mais pour l'habitude spéciale de danser aux jours de fêtes religieuses, il convient cependant de remarquer qu'elle doit être venue de la Grèce²⁾. En rappelant les différentes significations des verbes grecs que nous avons cités, il ne semble pas sans intérêt de constater qu'au moyen-âge les jeux de balles étaient accompagnés de danses et de chansons, comme chez les anciens Grecs. Nous savons que les éléments les plus simples de l'art, la danse et les mimes sont les mêmes à Rome et en Grèce; que les *ludi maximi romani* de Rome doivent, sinon leur origine, du moins leur développement et leur arrangement à l'influence grecque et que cette influence, sur les pays italiques, n'a été précisément nulle part plus forte que dans la musique et dans les habitudes populaires.

Nous concluons. Il y avait pendant une dizaine de siècles au moyen-âge une habitude que le latin de l'Eglise nommait *ballimatia*; cette habitude était venue de la Grèce antique; nous avons en grec des mots et des formations qui nous autorisent à admettre une forme comme *βαλλισματίας*; cette forme explique de façon satisfaisante notre mot français *galimatias* qui, pour être expliqué, n'a donc besoin ni d'un préfixe dont la présence dans le mot n'a jamais été prouvé ni de tant d'autres hypothèses sans base sérieuse.

Amsterdam.

B. H. J. WEERENBECK.

LA LITTÉRATURE FÉMININE ET LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE „CHARMANT ET MAUDIT" ³⁾.

Le XVIII^e siècle. On peut en dire beaucoup de mal, — on ne s'en est pas fait faute, — on peut en dire également beaucoup de bien. C'est l'histoire de nombre de choses et de gens. Michelet, il y a trois quarts de siècle, commença l'un de ses cours par ces mots: „Le grand siècle, Messieurs ...", et il ajouta: „je parle du XVIII^e". C'est qu'en effet lorsque Michelet lança ce pavé dans la mare aux grenouilles, le grand siècle, c'était le XVII^e. Michelet ne voulait pas dire que le XVII^e siècle n'est pas grand, mais que

¹⁾ A première vue on pourrait s'étonner que le terme *βαλλισματίας* ne se trouve pas parmi les 189 noms de danses que nous fournit Joannes Meursius dans son livre: *Orchestra sive de Saltationibus Veterum liber singularis*, Lugd. Bat., Basson 1618, mais il s'agit là de noms spéciaux que l'on donnait aux danses nombreuses de la vieille Grèce, tandis que *βαλλισματίας* ne doit avoir été qu'un nom commun.

²⁾ cfr. Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6-te Aufl. Berlin, I, pp. 28, 220, 225 sq. et passim; pour les jeux de balles au moyen-âge cfr. spécialement Wackernagel, cité par Diez dans sa *Grammatik: Altfranz. Lieder*, p. 236.

³⁾ Ces pages sont une introduction aux *Figures du Dix-Huitième siècle*, dont le premier volume: *Les Sages*, a paru, dans la collection *Fransche Kunst* que dirige M. P. Valkhoff.

le XVIII^e, ce pelé, ce galeux, n'était pas si petit ni si noir qu'on croyait ou qu'on semblait croire.

Naturellement, après cette réaction, une contre-réaction était inévitable. — Ah! le petit jeu de la bascule. — Il devait bien se trouver quelqu'un qui essaierait de rattacher l'ancien grelot. Ce quelqu'un là, ce fut Faguet avec son Dix-Huitième siècle, dont la préface fit du bruit dans le Landerneau littéraire de 1890.

Ah! ça, qui trompe-t-on ici? Mais, personne, et si le XVIII^e siècle peut être exalté ou rabaissé par des esprits également amoureux de vérité, c'est apparemment qu'il a ses grandeurs et ses misères. C'est du reste un privilège qu'il partage avec tous les siècles. Mais ses misères et ses grandeurs sont bien siennes et ce n'est pas avec indifférence que l'on peut étudier ce siècle «charmant et maudit».

Sous quel point de vue l'envisager? Sainte-Beuve, cherchant un centre lui permettant d'embrasser le XVII^e siècle dans le plus grand nombre de ses manifestations, choisit Port-Royal. Cela n'a pas laissé de surprendre. Quoi, c'est de ce désert, de cette vallée perdue à quelques lieues de Paris que la perspective serait la plus propice pour comprendre le XVII^e siècle? On a lu les sept volumes de Sainte-Beuve et l'on a été convaincu: la religion est bien l'angle sous lequel il faut voir le XVII^e siècle. Or, Port-Royal se prolonge tout naturellement au XVIII^e siècle; Arnauld mort, le père Quesnel tient ferme le drapeau du jansénisme, la bulle Unigenitus condamnera en 1713 cent une propositions tirées de ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, comme au XVII^e siècle on avait condamné Arnauld, et cette bulle sera l'occasion des querelles épiques entre roi, parlement, jésuites et jansénistes, qui remplissent tout le XVIII^e siècle. Arnauld exilé vivra des jours heureux à Utrecht, et le Père Quesnel, chassé de France, emprisonné à Bruxelles, ne trouvera de repos qu'à Amsterdam. C'étaient là, pour moi, accueilli par la Hollande, des motifs pour me placer au même point de vue que Sainte-Beuve. Et pourtant non: les querelles religieuses passent malgré tout au second rang au XVIII^e siècle. En France en particulier le sévère Jansénisme des Pascal et des Arnauld s'abîme dans le ridicule des convulsionnaires du cimetière de St. Médard, tandis que les Jésuites se rendent odieux par les *billets de confession*.

La preuve que ces querelles entre jansénistes et jésuites fatiguaient, je la trouve dans cette courte épigramme:

*Dans ces troubles affreux qui désolent la France
Les uns sont pour la foi, d'autres pour l'espérance.
La charité périt et personne n'y pense.*

Cette épigramme du milieu du XVIII^e siècle est elle-même une réplique de celle contre Fénelon et Bossuet, dans l'affaire du Quiétisme, quelque cinquante ans auparavant:

*Dans ces fameux combats où deux prélats de France,
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on détruit l'espérance,
L'autre que c'est la charité.
C'est la foi qui périt et personne n'y pense.*

Le dernier vers est le même si ce n'est qu'au XVII^e siècle c'est la foi qui périssait. Et la charité au XVIII^e. Cela fait deux vertus théologiques, sur trois. On ne laissait à démolir, par le XIX^e siècle, que l'espérance. Les enfants de René en feront leur affaire. Si bien que ce pauvre XX^e siècle me paraît assez deshérité. Il n'a plus qu'un parti à prendre, héroïque: rebâtir sur nouveaux plans. Plaisanterie à part, je crois que la vérité est moins désolée. Les courants d'une époque — les deux épigrammes le prouvent — ont leur source dans les époques antérieures. Et ils ne s'enflent pas de l'apport de mille ruisseaux pour ensuite aller se perdre dans les sables. Aucun mode de sensibilité ou d'intelligence n'est jamais absolument en jachère. On peut tout au plus parler de majorités. Et les majorités se déplacent. Au XVIII^e siècle, ce sont les dogmes que l'on frondait:

C'est la foi qui périt et personne n'y pense.

Oh! que si. Nos amis les philosophes et les encyclopédistes regardaient se battre jansénistes et jésuites et marquaient les coups. Ils me font penser à ce saint homme de chat, à Raminagrobis, qui

*Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Met les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.*

L'un des plaideurs, la belette (j'entends: les jésuites), sera croqué en 1764; l'autre, le petit lapin (le Parlement janséniste), sera exilé quelques années plus tard.

Les querelles religieuses furent un incident qui dura trois quarts de siècle, mais un incident. Si donc l'Eglise n'est pas la hauteur d'où l'on découvre le mieux tout le siècle, sera-ce le théâtre? le cabinet des ministres? Versailles? la Cour? ou Paris? ou faut-il simplement se promener dans les rues? Cela donnerait lieu à autant d'études intéressantes, mais particulières. On les a faites, du reste, ces études, et bien faites, et en grand nombre, et l'on continuera d'en faire. Le XVIII^e siècle est labouré dans toutes les directions. Mais il y a un endroit où viennent converger l'Eglise, et le théâtre, et la Cour, et la Ville: ce sont les salons. Je veux dire que dans les salons du XVIII^e siècle, les questions religieuses, ou littéraires, ou artistiques, les problèmes de politique ou de science, seront posés, discutés, retournés de cent façons. Un jour on partira en guerre pour la musique italienne ou pour la française, comme plus tard pour les opéras de Piccini ou ceux de Gluck. Entre temps les femmes liront avec un entrain sans pareil un *Dialogue sur la liberté des grains*, c'est-à-dire une sèche question d'économie politique, mais exposée avec une verve endiablée par l'abbé Galiani, ce Napolitain qui avait plus d'esprit que Voltaire. Vers le milieu du siècle la chimie deviendra une science à la mode, et le magnétisme animal et le baquet de Mesmer feront tourner les têtes aux approches de la Révolution.

Le salon au XVIII^e siècle, c'est le bureau de rédaction d'un grand quotidien. Chaque rubrique a son reporter; il arrive, après 1750 surtout, qu'on y parle tous à la fois, mais on s'y entend toujours. Le rôle des salons est beaucoup plus important au XVIII^e siècle, qu'au XVII^e, et l'on sait tout le parti que déjà Cousin, amoureux de ses modèles, sut tirer des

salons du XVII^e siècle pour la peinture de la société aristocratique. Au XIX^e siècle les salons ne se fermeront pas, pas plus qu'au XX^e, mais ils ne seront plus la suprême distraction; la vapeur qui rend les voyages aisés, l'automobilisme, bientôt l'avion leur feront une solide concurrence et leur enlèveront leur caractère d'institution quasi-nationale. Pour le XVII^e siècle, la chose est simple; il n'y a guère de salons et ce ne sont pas les conversations qui nous donnent le reflet des opinions, mais les livres. Il n'y a du reste pas d'opinion publique au XVI^e siècle, et non plus au XVII^e; le mot et la chose sont du XVIII^e siècle, le siècle où l'on cause et qui est bien décidément le siècle d'or des salons, tant par leur nombre que par la variété de leurs physionomies.

* * *

Une visite à chacun d'eux, serait-ce une simple visite de politesse, nous prendrait beaucoup de temps. J'ai choisi neuf salons qui s'échelonnent de 1700 à 1789 et forment une chaîne ininterrompue. Trois d'entre eux se succèdent même avec une régularité dynastique. Lorsque Mme de Lambert, dont le salon restera ouvert un quart de siècle, mourra, en 1733, Fontenelle dira bonnement: „Nous irons donc chez Mme de Tencin"; et quand à son tour, en 1749, cette maîtresse de maison faussera compagnie à ses hôtes, Mme Geoffrin se trouvera là pour recueillir la succession. Elle l'exploitera en mère diligente de 1749 à 1777. C'est auprès d'elle que Mme Necker, provinciale et étrangère un peu dépaycée dans cet inquiétant Paris, prendra des leçons. Or le salon de cette fidèle disciple et amie de Mme Geoffrin nous mène jusqu'à la Révolution.

Ce Fontenelle, qui vivra cent ans, forme le lien de ces salons pendant la première moitié du siècle. Il naît en 1647 et pourra être un des premiers et fidèles habitués de la duchesse du Maine qui tiendra sa cour brillante à Sceaux pendant un demi-siècle exactement, de 1700 à 1750. Ce sont là les salons que l'on a appelés des Bureaux d'Esprit parce que, sans rien qui sentît le bas-bleuisme, l'on y cultivait surtout les Belles-Lettres. Ce sont des salons littéraires. Vers le milieu du siècle, voici ce que signale un observateur perspicace, Duclos, historiographe de France, dans ses *Considérations sur les Mœurs de ce Siècle*. „Je ne sais si j'ai trop bonne opinion de mon siècle; mais il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universelle qui tend à se développer, qu'on laissera peut être se dissiper, et dont on pourrait assurer, diriger et hâter les progrès par une éducation bien entendue."

C'est bien cela. L'éducation sera-t-elle tout à fait bien entendue? Hum! Mais pour la fermentation de raison, il n'y a nul doute. Toutes les questions vont, pendant près d'un demi-siècle, être remises en question par une armée de raisonneurs. Les Belles-Lettres, sans être négligées, ne resteront plus au premier rang. Le prospectus de *l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers*, est lancé par Diderot en 1750. Le premier volume paraît en 1751, et à travers vents et marées, il sera suivi de vingt-sept autres jusqu'en 1772.

L'épithète de littéraire ne convient plus aux salons. On les appelle philosophiques. Ce n'est qu'un classement, et qui vaut ce que valent les classements:

un aide-mémoire, une façon de débrouiller ce qui est hétérogène, mais somme toute, ces deux dénominations: salons littéraires pendant la première moitié du XVIII^e siècle, salons philosophiques pendant sa seconde moitié, correspondent assez à la réalité. Le salon de Mme du Deffand, l'aveugle la plus clairvoyante et la plus ennemie de tout pédantisme, pourrait former en quelque sorte la synthèse de ces deux groupes. Elle aussi régnera pendant cinquante ans, mais qui se répartissent à peu près également sur les deux moitiés si différentes du XVIII^e siècle (1730–1780). Après elle nous entrons tout à fait dans l'ère combative et de curiosité passionnée. C'est d'abord le salon du baron d'Holbach (1749–1789), le «maître d'hôtel de l'Encyclopédie», et chez qui Diderot, Pan, le volcan fait homme, prendra souvent pension. Puis les salons d'Helvétius, le fils du «médecin hollandais» (1751–1771), dont le livre *De l'Esprit* soulèvera de telles tempêtes, et de Mademoiselle de l'Espinasse (1762–1776), l'amie et la commensale de d'Alembert, cette «muse de l'Encyclopédie», comme la baptisera sa tante et sa rivale, cette bonne pièce de Mme du Deffand. Reste le salon de Mme Necker (1764–1789), amie des «mécéants» et chrétienne, et cela seul suffirait à donner à son salon une physionomie particulière dans ce siècle inquiet, tourmenté, chercheur et désespéré.

* * *

Je disais que la bibliographie des études particulières sur le XVIII^e siècle était imposante. Les salons auraient-ils été laissés de côté? Loin de là. Ils occupent la place privilégiée qui leur est due et je supplie qu'on ne voie pas en moi un découvreur de Méditerranées.

Mais ces parfaites maîtresses de maison, qui savent écouter et qui sont d'aimables causeuses, parlaient avec non moins d'esprit la plume à la main. Quelques-unes d'entre elles, ou de leurs amies, ont laissé des Mémoires, des Réflexions, des Maximes, des Romans, et presque toutes des centaines de lettres qui forment bien la peinture à la fois la plus vive et la plus éloquente, la plus papillonnante, la plus papillotante et la plus précise, la plus évocatrice et la plus réaliste, des mœurs, des goûts et des modes; la plus nette et la plus subtile des caractères, qu'elles analysent dextrement, en femmes qui ont étudié la psychologie dans les livres du XVII^e siècle. Et c'est cela, Mémoires, Réflexions, Lettres, qui constitue spécifiquement notre étude. La politique même ne les effraye pas. Elles notent avec profondeur la désorganisation lente de la machine administrative et le manque d'unité, de cohésion et de direction ferme dans les Conseils du Roi et de ses Ministres. Ce n'est pas Voltaire seul, mais bien plus tôt que lui, c'est Madame de Tencin qui en termes saisissants a prédit le terrible bouleversement de cette société légère, ardente, et perspicace. Mais pour ce que sert cette dernière qualité! — Il y a un temps pour prophétiser, et il y a un temps pour l'accomplissement des prophéties. — Cent ans plus tard, un Allemand cette fois, prophétisera un cataclysme, déchaîné par le dieu au marteau démolisseur de cathédrales, auprès duquel la Révolution française n'aura été, dit-il, qu'une idylle à l'eau de rose. — Il y a un temps pour s'armer, et il y a un temps pour se massacrer. —

*Ohé! mes petits louveteaux, à quand l'amour?
 Et allez donc! c'est pas ton frère
 Et puis quand même! Tue, égorge, à tort
 Et à travers. Eventre, brûle, enterre,
 Pille et viole: le bon vieux Thor
 Reconnaîtra les siens (ses torts?)
 Et lon lan la, et lon lan laire.*

Ces écrits, mémoires, romans, lettres, ont été publiés; mais à d'assez longs intervalles, et la marée montante des écrits nouveaux tend naturellement à les submerger. Ou des éditions plus correctes et plus complètes paraissent. C'est ainsi qu'en 1912 les lettres de Mme du Deffand à Walpole ont été publiées à Londres, augmentées de moitié.

Dans ces conditions une nouvelle lecture s'impose. Douce obligation! L'intérêt ne languit pas un seul instant quand on tourne l'une après l'autre ces milliers de pages évocatrices et palpitantes de vie. Ces années revécues au fil du siècle m'ont confirmé dans cette opinion que nous sommes tous, Hollandais et Français, et bien plus que nous ne le croyons peut être, fils du XVIII^e siècle. L'âme des contemporaines de Julie de Lespinasse pouvait être comme une aiguille affolée qui semble essayer à la fois vingt directions opposées, mais avons-nous trouvé une sûre étoile polaire? Voyons les choses d'un peu plus pres:

A ceux de nos contemporains qui ont le privilège de parler de certitude, un de leurs grands ancêtres dans la foi, un Claude, un Bossuet, du XVII^e siècle, n'auraient-ils rien à leur reprocher? Quoi qu'il en soit, un Fléchier, un Massillon, qui plaisait tant à Voltaire, les agréa davantage et Bossuet, je le crains, est bien le dernier Père de l'Eglise. Pour les esprits critiques, Bayle sans doute, du XVII^e siècle, est un maître inégalé. Mais prenons garde qu'ils ne prennent que la moitié de Bayle. Il y a un Bayle homme de foi, un Bayle croyant tout aussi réel que l'autre. Le XVIII^e siècle ne l'a pas même soupçonné ou n'y a pas cru: rien d'étonnant si, lisant Bayle *détaillé* par Voltaire, nous laissons échapper cette huile essentielle. Il est, au XVII^e siècle une figure aussi sereine que celle du sage de Rotterdam, c'est Spinoza. Il faut qu'il y ait eu un sort jeté sur ce malheureux XVIII^e siècle, car il a pris Spinoza, pour qui Dieu seul est, pour un athée.

Les douteurs, enfin, se réclameront-ils de Saint-Evremond? Qu'ils montrent dès lors le même calme, la parfaite quiétude qui ne l'a quitté qu'à quelques rares intervalles, pendant sa très longue existence. Sauf ces moments de trouble, qui l'apparentent à nos agitations, le doute était pour ce sage un mol oreiller. Je ne vois guère que Renan, au XIX^e siècle, qui ait la tête aussi bien faite. Les autres douteurs sont tous plus au moins des désespérés. Ils ont trop regardé Voltaire, un désespéré aussi (qu'on lise ses lettres à Mme du Deffand) et un saint. Un saint qui manquait d'onction et qui ne pratiquait pas le pardon des injures, qui haïssait cordialement les sots et les méchants — et en cela il manquait de charité — mais qui détestait violemment la sottise et la méchanceté. Jean-Jacques, le mélancolique et passionné Jean-Jacques, ne sera pas pleinement le bon berger, lui non plus,

mais il verra de grandes foules accourir se placer sous sa houlette. Oui, nos véritables ancêtres, c'est bien au XVIII^e siècle qu'il convient de les chercher. La démonstration expérimentale est aisée :

Que l'on veuille bien inscrire chronologiquement, mais par rapport à la date de la mort, les noms d'une quarantaine de penseurs disparus de 1630 à 1850 et l'on verra que l'air de famille va en augmentant et que la sensibilité se rapproche de plus en plus de la nôtre. C'est-à-dire que nous ressemblerions davantage à nos grands-pères qu'à nos aïeux et davantage encore à nos pères qu'à nos grands-pères ? La belle découverte ! C'en est une si en matière d'hérédité physiologique ou intellectuelle la loi n'a pas, dans une même famille, cette régularité. Elle ne se vérifierait que sur de grandes masses, pour les coefficients de sensibilité moyenne d'une province, d'un pays. Mais là encore il y a des exceptions, direz-vous. Oui, elles sont même tout à fait instructives. Contre mes quarante noms vous en trouverez qui, semblables à des étoiles de première grandeur, brillent d'un éclat inextinguible à travers les siècles et assombrissent leur sœurs plus jeunes. Leconte de Lisle se jugeait probablement exilé sur les bords de la Seine et davantage contemporain du Bouddha. J'en connais beaucoup qui se sentent bien plus frères de Marc-Aurèle que des individus de l'âge des cavernes que l'on coudoie un peu partout en 1920. Mais enfin cela ne fait que deux noms et le nombre total de ces demi-dieux serait vite atteint.

Parmi les quarante penseurs choisis entre 1630 et 1850, quelques-uns du XVIII^e siècle s'apparentent tout spécialement au XX^e, et constituent, et ce sens, une deuxième exception. C'est de ceux-là qu'on va répétant qu'ils devancent leur siècle. Et, pour le dire en passant, nous sommes passablement fâts et nous donnons gaillardement un brevet d'ignorance à la majorité de nos ancêtres. La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. Patience, nos petits-neveux en diront autant. J'espère pour eux, qu'à l'heure actuelle une demi-douzaine de nos contemporains, ignorés, dépassent notre siècle et sont porteurs d'un puissant dictame.

Spinoza était l'un de ces méconnus. Mais comme il s'adresse plutôt à l'intelligence, je préfère ne pas le compter dans mon énumération. Pascal, en revanche, à des cris de passion et un tempérament de lyrique qui le rapprochent singulièrement du XIX^e et du XX^e siècle. Théophile de Viau, Brébeuf, Racan, La Rochefoucault, La Bruyère, Molière et Racine ont en eux certains côtés qui leur permettraient de ne pas se sentir trop dépayés parmi nous. La Fontaine s'accommoderait à toutes les époques et à tous les mondes.

Restent une trentaine de noms séparés par moitié en 1715 par Janus-Fénelon, qui regarde à la fois le passé et l'avenir. Dans l'énumération chronologique que je vais en faire, l'on contrôlera, je crois, la véracité de mon assertion : Malherbe † 1630. D'Aubigné — 1630, Jansénius — 1638, Riche lieu — 1642, Voiture — 1648, Descartes — 1650, Corneille — 1681, La Fayette — 1693, St. Evremond — 1703, Bossuet — 1704, Bourdaloue — 1704, Bayle — 1706, Boileau — 1711. Et après Fénelon — 1715, nous entrons dans le XVIII^e siècle : Lesage — 1747, Vauvenargues — 1747, Montesquieu — 1755, Helvétius — 1771, Voltaire — 1778, J. J. Rousseau — 1778, Dalember — 1783, Diderot — 1784. Buf-

fon — 1788, Beaumarchais — 1799, Benjamin Constant — 1830, Senancour — 1846, et Chateaubriand — 1848, qui essaye de s'ancrer fortement à la tradition catholique et royaliste, mais que le XVIII^e siècle entraîne.

J'ai passé sous silence un sage qui a vécu cinquante ans au XVII^e siècle et cinquante ans au XVIII^e, soit au total dix ans de plus que le nonagénaire Saint-Evremond. Aussi les passagers accès de tristesse lui sont-ils tout à fait inconnus, et il occupe un rang suprême dans l'ordre de la Sagesse. Je n'ai placé ni au XVII^e siècle ni au XVIII^e, Fontenelle, car nous ne sommes guère ses disciples.

J'ai passé sous silence également Mme de Sévigné. Ah! ah! en effet, l'on sait qu'après les lettres de la divine marquise il n'y a rien, et voilà une ancêtre gênante, au XVII^e siècle. Pardon, après les lettres de la marquise de Sévigné, il y a, au XVIII^e siècle, celles de la marquise du Deffand, moins divine, mais plus humaine, et qui forme le plus solide appui des conclusions que je souhaite qui se dégagent de ces études d'œuvres, en grande partie féminines, du XVIII^e siècle. Car les Salons, sans être un prétexte, sont surtout simplement un cadre, comme nous le disions plus haut, un écrin, si l'on veut, mais la littérature féminine, si variée, si nuancée, si fine et si profonde, c'est la perle dont nous serions heureux de faire admirer le bel orient.

Les critiques, les écrivains de manuels n'accordent pas aux femmes la place à laquelle elles ont droit. Ou, ce qui est plus grave, ils les calomnient. On en est toujours un peu au bon sens épais de Boileau, ce célibataire qui n'a rien compris aux femmes, et à Molière, qui a vu gros, très gros (c'était son devoir d'écrivain de théâtre), mais enfin qui a vu trop gros dans les *Femmes Savantes*, et qui avait tort de se contenter qu'une femme ait des clartés de tout. La littérature féminine constitue une des provinces les plus intéressantes de l'art. Je n'en veux pour garant que quelqu'un qui n'est pas un féministe enragé, un célibataire également, La Bruyère, mais qui a parlé des femmes comme il convient : avec discrétion, avec tact, et qui a dit des choses profondes dans ses chapitres *Des Femmes* et *Du Cœur*.

«Ce sexe va plus loin que le nôtre dans le genre épistolaire. Les femmes trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate; elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.»

Voilà le magnifique éloge que La Bruyère décerne aux femmes dans le premier chapitre de ses *Caractères*.

Ceci pour les épistolières. La Bruyère pensait sans doute à Mme de Sévigné

en parlant de quasi-perfection. Je voudrais continuer le bon combat et montrer, ou rappeler qu'au XVIII^e siècle les femmes écrivains n'ont pas démerité.

„L'on a mis dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable: cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit", dit le même La Bruyère. Mlle Delaunay, Mme de Tencin, Mme du Deffand vont s'en charger, si bien qu'au compte de la Bruyère lui-même nous avons chance de rencontrer dans leurs œuvres les pages les mieux écrites de la langue française.

Groningen.

EMILE BOULAN.

LES POÈMES ÉPIQUES D'ANDRÉ CHÉNIER.

III.

Hermès.

C'était probablement l'exemple de Lebrun et de Brazais, ses amis, qui, tout au début de sa carrière littéraire, poussa André Chénier, ébloui des progrès scientifiques de son siècle, à entreprendre le poème sur la nature dont il ferait „l'objet le plus cher des veilles de dix ans". Mais s'il le commença de bonne heure, il a dû l'interrompre fréquemment. Souvent même, absorbé par ses distractions mondaines, il négligeait son long poème pour des élégies et des épîtres. Et lorsqu'un ami, Malartic de Fondat, lui rappelait ses projets ambitieux en lui reprochant sa mollesse et son oisiveté, le poète de Camille et de Lycoris s'excusait en alléguant qu'il s'était autrefois trompé sur la nature de son talent, moins épique qu'élégiaque:

*Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire?
Pourquoi me rappeler dans tes cris assidus,
Je ne sais quels projets que je ne connais plus?
Que d'Achille outragé l'inexorable absence
Livra à des feux troyens les vaisseaux sans défense;
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour;
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais au combat ma lyre turbulente . . .*

Il ne sera désormais que le poète de l'amour et de la beauté, parce que sa muse est trop délicate pour célébrer les exploits des guerriers et les travaux austères des savants. Et il n'en restera pas moins fidèle à Homère qui, dans ses chants, avait immortalisé la beauté d'Hélène comme la vaillance d'Achille.

Avait-il donc renoncé à son épopée de la science avant de l'avoir achevée? Becq de Fouquières ne le croyait pas. Ce n'était qu'un motif d'élégie, une